GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES : Le fratricide Fiévet. Double tentative d'assassinat. Condamnation à mort.—**COUR D'ASSISES DES ALPES-MARITIMES :** Une tante assassinée par son neveu. Condamnation à mort.

Pour la cinquième fois depuis le commencement de cette année, la cour d'Assises de la Seine a prononcé, à sa dernière audience, un arrêt de condamnation à mort. Après Billoir, après Welker, l'assassin de la petite Eckerlé, et Albert, l'homme de la Tour-Malakoff, qui tous trois ont payé leur dette à la société ; après Dupont, le bossu meurtrier de sa femme, à l'égard duquel l'arrêt de la cour d'Assises de la Seine a été cassé pour vice de forme et qui va comparaître prochainement devant les jurés de Seine-et-Oise, nous arrivons à Ernest Fiévet, l'auteur d'une double tentative d'assassinat, commise sur son frère, le 30 juin dernier, dans une maison de la rue des Petits-Carreaux.

Cette affaire n'est point de celles que rendent célèbres les longueurs ou les difficultés de l'instruction judiciaire. Ernest Fiévet a été arrêté le jour même du crime, et les faits étaient trop évidents pour que les dénégations obstinées du coupable vinssent un seul instant entraver le cours de la justice.

Voici maintenant, brièvement esquissé, le récit du drame de famille qui a amené la comparution de l'assassin devant la cour d'Assises :

Ernest Fiévet a vingt-sept ans ; il appartient à une très-honnête famille d'ouvriers parisiens. Son père, son frère aîné Charles, et sa sœur, Mme Ducastel, habitent la maison de la rue des Petits-Carreaux qui porte le numéro 26, et où M. Fiévet père est employé comme concierge.

Quant à Ernest, il a, depuis longtemps, quitté sa famille. C'est un détestable sujet, dont ses parents n'ont jamais pu rien obtenir et qui a toujours vagabondé sur le pavé de Paris sans jamais se livrer à une occupation sérieuse.

On l'accueillait pourtant, de temps en temps, rue des Petits-Carreaux ; mais la famille Fiévet se serait bien passée des visites du jeune homme, surtout après une découverte que le père fit le 10 juin dernier.

M. Fiévet constata, ce jour-là, après une courte apparition d'Ernest, qu'on lui avait volé des obligations de diverses sortes et une somme de cinq cent cinquante francs. Il connaissait trop bien son second fils pour hésiter une minute dans ses soupçons. Il le rechercha donc, finit par mettre la main sur lui et le ramena à la maison. Là, Ernest Fiévet fut accueilli par une scène de reproches que l'on conçoit facilement, de la part de son père, de son beau-frère Ducastel et de Charles, son frère aîné, qui, tous, le suppliaient de leur restituer l'argent et les titres volés.

Le misérable fit la sourde oreille, protesta de son innocence et quitta sa famille en annonçant "qu'il allait faire brûler tout le monde."

Il disparut ensuite pendant trois semaines. Le 30 juin, son père, qui s'était mis de nouveau à sa recherche, réussit à le découvrir et le conduisit au commissariat de police du quartier. M. Fiévet père désirait avoir une nouvelle explication devant le commissaire de police, mais ce dernier était absent.

Il fut alors convenu que l'explication aurait lieu le soir, en famille, dans la maison de la rue des Petits-Carreaux.

Ernest arriva vers six heures, porteur d'un revolver, qu'il avoua plus tard avoir acheté quinze jours auparavant, et, au lieu d'entrer chez son père, il se blottit dans un angle obscur, attendant le passage de son frère Charles, qu'il savait être sorti.

Charles Fiévet rentra peu d'instants après. Il était suivi de M. Ducastel, son beau-frère. Les deux hommes furent accueillis au passage par une décharge de trois balles : l'une était destinée à M. Ducastel et les deux autres à Charles Fiévet lui-même. M. Ducastel ne fut pas atteint ; quant au frère de l'assassin, il reçut une balle près de l'arcade sourcilieuse gauche. Par un hasard providentiel, la balle

qui l'avait blessé à la poitrine pénétra à peine, et ne produisit qu'une contusion sans gravité ; il n'en fut pas de même de la seconde balle, qui s'était logée dans la tête, et qu'il a été impossible d'extraire. Néanmoins, M. Charles Fiévet est aujourd'hui hors de danger, et il a pu venir témoigner à l'audience.

Ernest Fiévet fut arrêté sur le champ ; trois coups de son revolver étaient encore chargés. Il se reconnut l'auteur du vol qui avait été le point de départ de tout ce drame, mais il a, jusqu'au dernier moment, déclaré qu'il n'avait pas voulu tirer sur son beau-frère, ajoutant que la tentative de meurtre dont son frère Charles avait failli être victime n'avait point été préméditée.

Les débats de l'audience n'ont pas présenté un intérêt palpitant. L'interrogatoire et les dépositions eussent été tout à fait ternes, sans l'attitude de l'accusé, qui par sa violence et les démentis jetés à la face des témoins, a contribué à perdre tout à fait une cause déjà singulièrement compromise.

Ajoutons qu'avant d'être jugé à raison de cette double tentative d'assassinat, Ernest Fiévet avait comparu une première fois, le matin même, devant le jury, pour répondre à une accusation d'attentat à la pudeur avec violence sur une petite fille de dix ans. Cette affaire, dont les débats ont révélé certaines circonstances odieuses, et sur laquelle le huis-clos nous dispense d'insister, s'est terminée par la condamnation d'Ernest Fiévet à dix années de travaux forcés.

Quant à l'affaire d'assassinat, devant laquelle s'effaçaient ces premiers débats, elle s'est déroulée, comme nous l'avons dit, sans incidents d'audience. En entendant l'arrêt qui prononçait contre lui la peine de mort, Ernest Fiévet s'est tourné d'un air très-calme vers Me Hache, son défenseur, et lui a dit à haute voix : "Eh ! bien, mon père est arrivé à ce qu'il voulait !"

Et le condamné a ajouté qu'il allait s'occuper immédiatement de son pourvoi en cassation.

* *

Voici maintenant le récit précis d'un autre procès du même genre : celui d'un jeune homme de vingt-sept ans, nommé Guirard, reconnu coupable, par la cour d'Assises des Alpes-Maritimes, de l'assassinat de sa tante, Mme Asso, rentière au golfe Juan, et condamné à mort.

Nous recevons de Nice des détails de cette dramatique affaire, dont l'instruction n'a pas demandé moins de six mois. Le crime remonte, en effet, au 4 avril. Dans la matinée du lendemain, 5 avril, des ouvriers qui travaillaient chez Mme Asso vinrent, vers dix heures, frapper à sa porte pour lui demander du plâtre. Ces hommes ne furent pas peu étonnés de ne recevoir aucune réponse, et, craignant un malheur, ils pénétrèrent à l'aide d'une échelle dans la chambre à coucher de Mme Asso, chambre située au premier étage.

Un spectacle horrible s'offrit à leur vue : la pauvre femme était étendue en travers de son lit, la tête pendante, les vêtements en désordre. Elle portait au cou les marques de la corde qui avait servi à l'étrangler. Les meubles avaient été fracturés ; l'argent et les valeurs qu'avait renfermés le secrétaire avaient disparu.

Les soupçons se portèrent bientôt sur Guirard, le neveu de Mme Asso, auquel sa tante, peu de mois auparavant, avait, moyennant une rente viagère, fait donation de tous ses biens. A la suite d'une longue et minutieuse instruction, Guirard fut arrêté.

En présence des charges qui s'accumulaient contre, lui le jeune homme n'essaya pas de nier. Il raconta qu'il avait tué sa tante pour s'affranchir du paiement de la rente viagère, trop élevée pour lui, dit-il. Il s'était donc introduit, dans la nuit du 4 au 5 avril, chez la pauvre femme. Il s'était fait servir à souper par elle, et il avait profité de son saisissement et de sa terreur pour la sommer d'abaisser le chiffre de la rente. Sur le refus énergique de Mme Asso, il s'était jeté sur elle, lui avait passé autour du cou une petite corde qu'il

avait apportée avec lui, et avait, avec le plus grand sang-froid, étranglé sa malheureuse tante.

Le crime accompli, l'assassin avait forcé tous les meubles et emporté toutes les valeurs qui lui étaient tombées sous la main.

Le jury des Alpes-Maritimes a rapporté dans ce grave procès un verdict de culpabilité muet sur la question de circonstances atténuantes.

Guirard a donc été condamné à la peine de mort. L'assassin, qui n'avait cessé de pleurer pendant tout le cours des débats, s'est affaissé sur lui-même en entendant la lecture du terrible verdict, et il a quitté l'audience en chancelant comme un homme ivre.

Aux termes de l'arrêt de la Cour, l'exécution aura lieu sur l'une des places de Nice.—*Figaro*.

L'ÈRE REVOLUTIONNAIRE EN FRANCE

On lit dans le *Figaro* :

Il a été répété plusieurs fois dans le parlement anglais que si la France ne faisait pas tous les dix-huit ans environ une révolution, elle serait, au bout d'un siècle, assez riche pour acheter, à beaux deniers comptants, le reste du monde.

Si chaque Français, pour sa fortune particulière, faisait le compte que les hommes d'Etat anglais ont fait pour la France, il verrait ce que les révolutions lui enlèvent.

Chaque génération subit d'ordinaire, dans sa période de travail, deux révolutions au moins ; la première contrecarre et gêne ses projets d'établissement ; la seconde la trouble au milieu ou aux deux tiers de sa carrière, et elle est bien heureuse si ses derniers jours ne sont point assombrés par un nouvel accident.

Il faut s'y habituer, disent les pêcheurs en eau trouble ; le chien s'habitue difficilement aux coups, le commerce ne peut pas se résigner aux commotions politiques.

Les hommes de cinquante ans aujourd'hui en avaient vingt-deux en février 1848, ils s'établissaient ; en 1870, ils étaient âgés de quarante-trois ans, ils entrevoient déjà le moment du repos. Depuis sept ans, ce repos leur est interdit.

Feu M. Thiers, qui, en 1822, empruntait 1,500 francs pour venir à Paris, et qui est mort vingt-deux fois millionnaire ; M. Gambetta, qui n'avait pas de bottes en 1869 et qui roule voiture aujourd'hui, contredisent mon affirmation ; ils ont fait fortune par les révolutions—oui !—mais si nous additionnions tous les gens qui ont été successivement ruinés par 1830, 1848 et 1870, nous trouverions que la fortune des Thiers et des Gambetta est faite de la ruine ou de la gêne de plusieurs millions de citoyens.

MÉLANGES

LES ANIMAUX ET LES INVENTIONS HUMAINES. —Quelle est l'impression que les animaux éprouvent en présence des engins nouveaux, bruyants, rapides, exhalant des vapeurs brûlantes ou nauséabondes ? Telle est la question que l'on se fait assez souvent.

Quelle est, par exemple, l'idée qui surgit dans le cerveau du chien quand il aboie ou court après un train de chemin de fer, ou quand il passe avec une rapidité extrême entre les roues d'un wagon en marche ? A quoi également pense ce chien quand, transporté en wagon, il voit la nature défilé devant ses yeux et les objets se renouveler incessamment ?

Un savant allemand, qui s'est posé ces questions sans les résoudre, rapporte avoir vu dans une usine, au milieu du formidable fracas et du mouvement produit par une machine de près de trois cents chevaux, plusieurs couples d'hirondelles bâtir leurs nids et élever tranquillement leurs petits. Et pourtant les machines travaillaient nuit et jour, les engrenages et les courroies se mouvaient avec une rapidité vertigineuse. Là où les hommes n'entraient qu'en tremblant et ne marchaient qu'avec circonspection et prudence, c'était là le lieu qu'avaient choisi, comme une demeure sûre pour leurs familles, les hirondelles audacieuses.

L'auteur raconte encore ce fait, également singulier, que, l'année dernière, un couple de mêmes oiseaux construisit son nid sous l'un des auvents qui recouvrent les roues à aubes d'un puissant steamer naviguant sur le Danube. Ce navire faisait régulièrement le trajet de Pesth à Semlin et de Semlin à Pesth, et, dans ses voyages d'aller et retour, il transportait ses hôtes ailes, que réjouissaient évidemment le bruissement tumultueux de l'eau soulevée par la roue et la beauté variée du paysage que les rives du Danube présentaient à leurs yeux.

Evidemment les hirondelles, qui sont essentiellement voyageuses, aiment le changement et le spectacle du mouvement et de l'activité. Elles sont aventureuses, hardies, et le voisinage du danger ne leur déplaît pas. Il n'y a là rien qui doive étonner extraordinairement.

Mais que dirons-nous de la timide et craintive alouette, quand nous saurons qu'on en a vu souvent placer leurs nids tout près des rails de nos chemins de fer, et, sur les voies les plus fréquentées ; choisir plus particulièrement l'en-

droit des aiguilles qui servent à lancer les trains d'une voie sur une autre ?

Une particularité curieuse à noter également, c'est que ces animaux, en apparence si inconscients du péril, le redoutent cependant et savent l'éviter. Ainsi, ils fuient généralement le voisinage des chaudières à vapeur comme s'ils se doutaient qu'une explosion peut tout ravager et détruire autour d'elles.

Arriverons-nous jamais à pénétrer la pensée intime des animaux ? saurons-nous un jour noter leur chant et leurs cris pour observer à quelle action ils correspondent et deviner ainsi une partie de leur langage ? L'œuvre ne nous paraît pas impossible à entreprendre, et il nous semble surtout que les personnes qui aiment l'observation et l'histoire naturelle et vivant à la campagne, en disposant de longs loisirs, pourraient entreprendre une telle étude aussi neuve qu'originale.

* *

UN PENDANT DE L'AFFAIRE MORTARA.—L'Irlande vient d'avoir son "affaire Mortara" à rebours, et comme de raison, les grands journaux protestants, défenseurs de la liberté de conscience contre l'Eglise de Rome, ont, cette fois, gardé un profond silence. Il y a, en Irlande, une société de missionnaires anglicans richement subventionnée. Armés des douceurs de la soupe, comme disent les Irlandais, ils vont dans les familles pauvres, et pour quelques shillings et quelques belles promesses, arrachent à une famille d'ivrognes et de misérables une âme d'enfant.

L'autre jour, une jeune fille de treize ou quatorze ans, nommée Catherine Grimes, élevée jusque-là dans un couvent, était redemandée en justice par cette société. La jeune fille avait une mère, qui l'avait élevée dans la religion catholique et qui, en mourant, l'avait recommandée à un prêtre de sa religion. Mais Catherine Grimes avait aussi un père, qui était protestant et ne s'était jamais occupé de son enfant. La "Société anglicane" le dénicha, lui inculqua soudain un prosélytisme inattendu et le poussa à demander sa fille devant les tribunaux.

Les juges hésitèrent bien un peu devant cet amour paternel et religieux si tardivement éveillé, mais la loi était là, et les juges ordonnèrent la remise de l'enfant au père. En vain la jeune fille éclata en sanglots devant la cour, criant qu'elle ne voulait pas quitter la religion de sa mère et abandonner les religieuses qui l'avaient élevée. Il fallut céder, et la "Société des missionnaires anglicans" prit charge de l'enfant.

C'était le premier jugement, le jugement de première instance. L'affaire alla en appel : le lord chancelier, après un examen de l'enfant dûment stylée par les missionnaires et privée de toute communication avec ses anciens protecteurs, confirma le premier jugement.

La "mission anglicane" a conquis une âme irlandaise, on voit par quel moyen. Quant au prêtre courageux qui, soutenu par l'immense courant de l'opinion publique, et avec l'aide des plus éloquents voix du barreau d'Irlande, a défendu pied à pied devant toutes les juridictions l'âme de sa jeune pupille, il n'a pas à se repentir des lourdes dépenses de cette formidable affaire.

Le *Freeman*, de Dublin, enregistre tous les jours les souscriptions qui arrivent pour le "Dean MacManus." Sans le secours public un pauvre prêtre irlandais n'eût pas osé entamer un duel judiciaire et surtout pécuniaire contre la "Société protestante" qui est, bien entendu, formidablement outillée.

Du reste, le lord chancelier a, en plein tribunal, rendu un hommage spontané à la fermeté et à l'intrépidité apostolique de M. MacManus. A ce témoignage le courageux prêtre peut ajouter les preuves du sympathique concours qui lui a été prêté par la presse catholique dans sa guerre contre le *Royaume de la soupe*. C'est le nom dont une saillie irlandaise a baptisé la "Société des missions anglicanes" et son œuvre.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R. V. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERAR, 126 Powers' Block, Rochester, New-York.